

Deux d'entre eux, du moins, en étaient totalement dépourvus : c'étaient les deux Anglais.

Seul l'odieuse baron avait la force et la lucidité d'esprit suffisante pour mener à bien l'assassinat dont depuis longtemps il caressait le projet.

Sholton, officier fort brave en tout autre cas, n'avait pas la férocité de son acolyte Ralph Gregh. Mais, en bon insulaire qu'il était, il avait trouvé le moyen infailible de se donner du cœur pour l'horrible besogne. Il avait bu copieusement.

La berline continua sa course pendant une heure encore, ce qui permit à Killerton qui faisait l'office de cocher, de se dégriser un peu.

Elle s'arrêta à la bordure du terrain au long duquel le garde-chasse Julot se tenait caché.

Ce fut alors que s'accomplit l'épouvantable scène dont le vieux soldat avait fait à ses maîtres le très véridique récit.

Laissant dans la voiture la comtesse endormie, les trois hommes choisirent la place qui allait fournir la sépulture.

Il s'agissait de creuser la fosse, et Saint-Julien, qui n'avait pas prévu le cas, se trouva fort embarrassé.

Mais alors Killerton vint à son aide.

Le domestique, lui, tout en hésitant devant la pensée du crime à commettre, n'en avait pas moins pris ses précautions. Il s'était muni d'une bêche et d'une pioche. Cet homme avait été jadis fossoyeur sur les terres du comte de Killerton.

L'avait-il donc été dans d'aussi effroyables circonstances ?

Tout de suite les trois hommes se mirent à la besogne. Ils la menèrent promptement, avec une hâte fiévreuse.

Ralph Gregh les guida de ses conseils et de son exemple.

Ce fut lui qui leur enseigna à détacher soigneusement d'abord les mottes d'herbe, afin de ne laisser aucune trace de leur passage.

Si longue que parût cette mesure de précaution à prendre, elle ne fut pas moins observée, les mottes enlevées et mises en réserve, la fosse creusée. Puis la terre fut placée dans une couverture, afin que son trop plein ne formât point une extumescence au-dessus de la fosse.

Après quoi Sholton et Saint-Julien allèrent prendre dans la voiture la pauvre femme inerte et endormie.

Ils l'enveloppèrent, elle aussi, dans une couverture et la transportèrent au bord du trou béant.

Alors, à eux trois, afin qu'il n'y eût aucune responsabilité éludée, ils soulevèrent le pauvre corps et le descendirent dans la fosse.

En quelques minutes ils l'eurent recouvert de terre, sur laquelle ils replacèrent les mottes afin de tromper les regards.

Puis, après avoir mis dans la voiture le trop plein de la tombe et les instruments qui leur avaient servi, ils reprirent à fond de train leur route vers l'Est. Tout avait été calculé d'avance. Ils devaient rejoindre le comte de Kergroaz à Rennes.

« Qui viendra la chercher là ? » avait murmuré cyniquement Saint-Julien en jetant un dernier regard sur ce sépulcre d'une vivante. Il s'était trompé.

Dieu veillait, témoin inévitable, qui avait amené là Julot, pour que lui-même y conduisît, moins d'une heure plus tard, le comte de Plestin, destiné à devenir le sauveur de la comtesse Ameline.

DEUXIÈME PARTIE

LE SERPENT MORD LA POUSSIÈRE

I

Gardes - Cotes

Ce sont de formidables côtes que celles de la Bretagne, de celles dont on peut dire, avec l'adage populaire, qu'elles se défendent elles-mêmes. Et les populations qui les habitent ont le dénuement héroïque. Pauvres de cette pauvreté qui n'est que la fierté de la misère, vivant des dons de la mer, parce que *Ar mor*

doit nourrir les siens, elles ont appris à l'école des invasions, des conquêtes, des surprises, des trahisons, la ténacité superbe et l'indomptable indépendance. Et c'est ce qu'oublient trop aisément les fabricants contemporains d'histoire de France. Ils ne tiennent aucun compte à ce peuple de fer de ses douze siècles de vie propre et d'héroïsme ininterrompu.

Elle est belle et peut-être vraie la légende qui veut que l'Armor, terre kymrique et celtique par excellence, ait offert un asile aux émigrés de l'île de Bretagne lorsque, conduits par le Konan Murdec'h, c'est-à-dire Conan Mériadek, ils vinrent de Prydain en Gaule pour soutenir l'usurpateur Maxime contre l'empereur Gratien, dont ils défirent les légions, lorsque dans les siècles suivants, désespérant d'arracher leur patrie aux Angles et aux Saxons, imprudemment appelés par leur roi Vortigery, ils grossirent de leurs hordes, cette fois chrétiennes, les familles déjà établies aux pays des Curiosolites, des Osiomiens et des Rhedons.

Et c'est peut-être le souvenir imprécis de cette conquête de sa première patrie qui fait le Breton actuel lui-même si réfractaire aux nouveautés, si indifférent, pour ne pas dire hostile, à l'étranger.

L'œil fixé sur la mer, il semble qu'il redoute encore de nos jours l'apparition des barques saxonnes ou normandes.

Tout d'ailleurs, sur cette terre unique, semble indiquer la résidence d'élection d'un peuple né pour la lutte.

La nature s'est plu à la ménager en vue d'un combat perpétuel.

A peine le voyageur a-t-il quitté les bords du Couesnon et de la Rance, que le sol se fait montueux et découpé.

Comme si la charrue d'un géant avait bouleversé cette terre de roche, à l'humus rare, des collines basses apparaissent, séparées entre elles par des vallées peu profondes, mais capricieusement taillées. Elles sont vertes et fécondes. Des cours d'eau, ou plutôt des filets d'eau, les arrosent.

Partout où ces rivières acquièrent quelque importance, la mer vient au-devant d'elles, les refoule et les grossit, leur donne, pendant six heures de flot, l'apparence de fleuves majestueux. Mais dès qu'elle se retire, ces fleuves retombent à leur rang de ruisseaux.

Alentour, mêlées aux terroirs riches et féconds, les landes se montrent, sauvages, inexploitées, tantôt emplissant la plaine rocailleuse, tantôt hérissant le versant des vallées.

Des forêts mystérieuses et poétiques, bien qu'exténuées par la civilisation moderne, conservent encore le cachet de sublime grandeur que leur ont donnée à l'envi la nature, la légende et l'histoire.

Mais ce sont les côtes surtout qui font du vieil Armor le plus grandiose des théâtres assignés à l'énergie humaine.

Elles commencent dès l'embouchure de la Rance et entremêlent aux plages de sable les falaises de roches.

Elles se suivent dans cette alternative à partir du cap Fréhel.

Voici d'abord Saint-Cast, Saint Enogat, Saint-Lunaire, Brquy, le val André, la vaste baie de Saint-Brieuc avec l'embouchure du Légué, puis les dentelures de Pordic, de Binic, du Portrieux, d'Étables, de Brellac, puis la côte surbaissée de Perros-Guirec, de Paimpol et de Tréguier, puis les blocs entassés de Ploumanac'h, de Trégastel de Trebeurden.

Ensuite c'est la grève imposante de Saint-Michel et de Plestin, l'angle granitique de Locquirec et de Primel, la rivière de Morlaix, avec Roscoff et l'île de Batz. Là finit la Manche et commence l'Océan Atlantique.

Alors la côte se fait plus tourmentée encore. Les estuaires de l'Aber-Benoist et de l'Aber-Vrac'h l'en-taillent avant d'atteindre la pointe Saint-Mathieu, au delà de laquelle se découvrent ces deux merveilles de la nature, nées du conflit de la terre et de la mer ; le goulet et la rade de Brest, la baie de Douarnenez, avec ces promontoires effrayants qui se nomment Camaret, Toulanguet, Crozon, la Chèvre, Morgat, la pointe du Van et la pointe du Raz.

Ici règnent l'épouvante selon la nature et la terreur épanchée du ciel, sous les sinistres horizons d'Ouessant et de Sein.

Le nord et l'ouest sont bien défendus, on le voit. Le sud ne l'est pas moins.

C'est d'abord la baie d'Audierne aux plages sans bornes, et l'effrayante pointe de Penmarc'h, féconde en naufrages.

Puis, sous une courbe plus riante, se creusent la baie de La Forest, la crique de Concarneau, l'anse du Pouldu, la rade de Lorient, avec les hautes falaises de Groix, puis les passes dangereuses d'Etel, la longue presqu'île de Quiberon, Belle-Isle, Houat, Hoedic, le magique et périlleux golfe du Morbihan, la presqu'île de Rhuis, enfin les terres basses, semées çà et là de rochers, qui courent de la rive gauche de la Vilaine à la rive droite de la Loire.

Non, certes, aucune terre ne se peut comparer à celle-ci, et c'est à juste titre qu'elle a reçu ce nom glorieux, *ar mor*, sur la mer.

Or, au moment où éclata la Révolution, la Bretagne, qui sous le règne de Louis XV venait de se rappeler si héroïquement à l'histoire en rejetant dans les flots la dernière invasion anglaise à Saint-Cast, la Bretagne était toute désignée pour reprendre la chaîne de ses faits d'armes héroïques.

Unie indissolublement à la France depuis le mariage de la duchesse Anne avec le roi Charles VIII, elle n'avait gardé de son vieil amour pour l'indépendance que le sentiment nécessaire à la défense de cette France dont elle était le plus robuste bras.

Directement menacée par l'invasion étrangère, elle allait, malgré ses préférences intimes pour l'ordre de choses finissant, mettre toute sa force et sa vaillance au service de la patrie commune, dont elle allait sauvegarder l'intégrité.

Aussi, fut-elle debout dès la déclaration de guerre de 1792, et, avec une farouche énergie, se prépara-t-elle au combat.

Trois mois s'étaient écoulés depuis les événements dont Plestin et les bois du Huelgoat avaient été le théâtre.

Les représentants en mission dans le nord de la Bretagne, au lieu d'imiter l'exemple de l'abominable Carrier à Nantes, avaient compris que ce n'était pas le moment d'acculer au désespoir, par des rigueurs iniques, une population qui ne demandait qu'à rester fidèle à l'unité de la patrie en secondant le grand mouvement national par lequel la France transfigurée repoussait l'étranger de ses frontières.

Le décret rendu contre les associations de patriotes, et plus spécialement contre la Kerret-ar-laz, fut rapporté.

De ce moment, libres d'agir au grand jour, Alain Prigent et ses compagnons unirent tous leurs efforts et accomplirent des prodiges.

L'association comptait deux mille membres, tous marins, ou du moins ayant connu de la vie maritime les souffrances et les périls. Une discipline rigoureuse les unissait et mettait leurs ressources et leurs volontés en commun pour toute action réclamant le concours universel.

Ces hommes libres s'étaient créés des lois particulières, qu'ils observaient plus scrupuleusement que les lois d'intérêt général édictées par les pouvoirs publics.

L'obéissance passive, sans discussion, sans excuse admissible, était la première de leurs obligations.

Ils s'étaient soumis aux ordres d'un chef qu'ils avaient accompagné d'un Conseil de guerre permanent, et ses ordres leur apparaissaient infailibles. Nul ne se fût permis d'en mettre en doute la légitimité.

Depuis deux jours entiers, la pluie tombait à torrents. La mer et la campagne, sous le même voile d'opaque humidité, avaient un aspect funèbre qui serrait le cœur et assombrissait les esprits. De tristes nouvelles venues de l'intérieur contribuaient à accroître cette lamentable impression. La guillotine faisait rage à Rennes, à Quimper, à Brest.

Alain ne se cachait plus. Il était le chef avoué, mieux qu'avoué, visible à tous les yeux. On le voyait courir d'un poste à l'autre. A terre cavalier accompli, marin consommé sur mer, il surveillait et inspectait